

L'esclave Onésime s'enfuit de chez son maître et vient à Rome; il y voit saint Paul; il est touché des paroles de l'apôtre; il devient pour lui non-seulement un disciple fidèle, mais un zélé coopérateur et l'un de ceux qui le suppléent pendant qu'il est dans les fers; selon la tradition des Grecs, il sera bientôt évêque. Cependant son devoir d'esclave serait de retourner à Colosses, d'implorer le pardon et de reprendre le service de son maître Philémon. Heureusement Philémon est chrétien, et c'est Paul qui lui parlera au nom de l'esclave fugitif : « Paul, l'enchaîné de Jésus-Christ, et Timothée, son frère, à Philémon, notre bien-aimé coopérateur, et à Appia, notre sœur, et à Archippus, soldat (du Christ) avec nous, et à l'Église qui est dans ta maison... Je t'implore pour mon fils que j'ai engendré dans mes fers, Onésime, esclave jadis inutile pour toi, utile aujourd'hui pour toi et pour moi. Je te l'envoie, reçois-le comme mes propres entrailles. J'aurais voulu le garder avec moi, afin qu'il m'assistât à ta place dans les fers que je porte pour l'Évangile. Mais je n'ai pas voulu agir sans ton consentement, afin que le bien que je veux te faire ne te soit pas imposé, mais soit volontairement accepté par toi. Peut-être n'a-t-il été séparé de toi, momentanément, que pour que tu le possédasses dans l'éternité, non plus à titre d'esclave, mais, au lieu d'esclave, à titre de frère chéri, très-cher pour moi, à toi plus cher encore en ce monde et dans le Seigneur. Si donc tu me tiens pour ton coopérateur, reçois-le comme tu me recevrais. Et, si en quelque chose il t'a fait tort ou s'il est ton débiteur, impute-moi sa dette. Moi, Paul, je t'écris de ma propre main; je te rendrai ce qui t'est dû; car je ne veux pas te dire que tu te dois toi-même à moi. Fais donc, frère, que je jouisse

de toi dans le Seigneur! Console mes entrailles dans le Seigneur! Confiant en ton obéissance, je t'ai écrit ceci, sachant que tu feras plus encore que je ne te dis. » De pareilles situations, un pareil langage, un semblable succès ont dû être fréquents dans les Églises de ce siècle. Plus d'un Onésime, protégé par un Paul, est allé demander à un Philémon ou à une Appia la grâce d'être libre pour le service de Dieu, et a reçu la franchise de citoyen de ceux auxquels il allait donner la bénédiction de l'évêque¹.

Un autre motif qui pousse aux affranchissements, c'est le danger que présente l'esclavage pour les âmes. L'esclavage, sous un maître idolâtre, est plein de périls pour l'esclave. L'esclavage, même quand le maître est chrétien, est plein de périls pour le maître. L'Église en arrive donc à ordonner ou à conseiller le plus souvent tout ce qui doit diminuer le nombre des esclaves; au pirate qui faisait métier d'enlever des hommes libres, l'abandon, s'il veut être chrétien, de cet abominable brigandage; au marchand d'esclaves, la renonciation à un trafic que les païens eux-mêmes déclarent infâme; au soldat, la miséricorde envers l'ennemi vaincu, à qui il épargnera non-seulement la mort, mais la servitude; à l'homme libre, enfin, la conservation de sa liberté². Voilà déjà toutes les sources de l'esclavage en voie de se tarir. Et, de plus, on conseille au maître l'affranchissement de son esclave; on le lui conseille pour le salut de son âme et de l'âme de son esclave,

¹ « Nous ne voulons pas qu'un esclave soit admis dans le clergé sans la permission de son maître... car on porte ainsi le trouble dans les maisons. Mais si un esclave semble digne d'être élevé au rang du clergé, comme l'a été notre Onésime, que cela ne se fasse pas sans que le maître y ait consenti, l'ait émancipé et l'ait laissé sortir de chez lui. » *Canon. Apost.*, 81.

² *Pretio empti estis, nolite fieri servi hominum. I Cor.*, vii, 23.

pour le bien de l'Église, pour s'approcher davantage du parfait dépouillement. A l'esclave on ne conseille jamais sans doute ni la révolte ni la fuite, mais les moyens légaux de sortir d'esclavage, le travail, l'acquisition d'un pécule, le rachat de sa liberté¹. Quelquefois la communauté chrétienne, pour son propre bien ou pour le bien d'une âme, rachète avec ses deniers un frère des liens de la servitude². Et enfin, ces unions que l'Église bénit entre une femme libre et un esclave donnent le jour à des enfants qui, d'après la loi civile elle-même, suivent la condition de leur mère, et accroissent d'autant la population libre, diminuent d'autant l'armée de l'esclavage. En tout, l'âme baptisée a acquis une dignité qui ne l'empêche pas sans doute de se résigner aux liens de la servitude, mais qui fait que l'Église souffre de l'y voir : « Vous avez été rachetés d'un grand prix, ne devenez pas les esclaves des hommes. » C'est ce que saint Paul disait aux hommes libres pour les empêcher d'aliéner leur liberté; mais n'est-ce pas aussi ce qu'a pu se dire l'esclave pour s'exciter à remonter vers la liberté?

Ainsi, dans chacun de ces petits cercles que forme une communauté chrétienne, le sort des esclaves s'adoucit, leur honte s'efface, leur nombre diminue. Mais on ne touche pas à une loi comme celle de l'esclavage sans sou-

¹ *Servus vocatus es? Non tibi sit curæ, sed et si potes fieri liber, magis utere.* I *Cor.*, vii, 21. Je dois dire ici que ces derniers mots (*μᾶλλον χρῆσαι*) sont entendus par beaucoup d'interprètes dans un sens tout opposé, *utere servitio* au lieu de *libertate*. Le sens grammatical des mots laisse la question pleinement indécise. Elle ne peut se résoudre que par la suite des idées, et à cet égard le verset 25 et le principe supérieur qu'il pose : *Pretio magno redempti estis*, me semble devoir décider la question. C'est du reste, comme le dit le docteur Dællinger, qui l'interprète dans l'autre sens, un des passages les plus difficiles à interpréter du Nouveau Testament. *Christenthum und die Kirche*, III, § 131.

² Ignace, *ad Polyc.* 4.

lever bien des difficultés. Ces esclaves sont émancipés, c'est bien; mais ces émancipés qu'autrefois leurs maîtres nourrissaient, aujourd'hui comment vont-ils vivre?

Le problème était ardu. Au premier coup d'œil, le christianisme devait faire bien des pauvres. Non-seulement il émancipait des esclaves, mais à une foule d'hommes libres il ôtait le pain, bien ou mal gagné, qui les faisait vivre. Toutes ces situations intermédiaires entre le capitaliste et l'ouvrier, que j'énumérais tout à l'heure et qui ne sont ni la fortune, ni le commerce, ni l'industrie; ces inutilités lucratives, proportionnellement plus nombreuses dans la vie de l'antiquité que dans la nôtre, étaient presque toutes, ne fût-ce qu'à titre d'inutilités, impossibles pour un chrétien. J'aurai l'occasion de dire comment les unes, qui tenaient au culte païen et au théâtre, étaient, par leur nature, inconciliables avec la conscience chrétienne; comment d'autres, qui tenaient au service public, étaient presque toujours entachées de paganisme, par les devoirs spéciaux d'idolâtrie ou d'inhumanité qu'elles imposaient; comment la plupart des professions libérales étaient difficiles, sinon impraticables pour un chrétien. L'Église avait donc autour d'elle, non-seulement les échappés de l'esclavage, mais les échappés du temple et de la sacristie idolâtrique, les échappés du cirque et du théâtre, les échappés du Forum, des basiliques, de tous les ateliers de la tyrannie et de la fiscalité romaine, les échappés même du brigandage, du vol, de la prostitution, elle les avait autour d'elle, émancipés, affranchis, relevés, baptisés, honorés, régénérés, mais affamés. Mère de tant de fils auxquels elle avait donné le pain de la parole, il fallait qu'elle leur assurât de plus le pain du corps.

Or c'est à cela que servait le second principe posé par l'Église, la réhabilitation du travail. Car, pour toute cette foule de néophytes, il n'y avait guère qu'une ressource temporelle, le travail des mains. Les communautés chrétiennes n'étaient et ne pouvaient être, temporellement parlant, que des sociétés de travailleurs. Dieu nous garde sans doute de ne voir dans les communautés chrétiennes que des ateliers tels que les ont rêvés les tristes utopistes de notre siècle ! Certes, elles vivaient dans une sphère plus haute, et elles respectaient autrement la liberté de leurs membres. Mais, en général, le travail était la vie de la plupart des chrétiens. Après le dernier adieu de l'assemblée et de l'Agape, les fidèles allaient reprendre chacun leur vie ordinaire, dispersés au loin et plus étrangers qu'ils n'eussent voulu les uns aux autres. Mais on se séparait avec un courage nouveau et une résolution nouvelle pour ce travail qui préservait des séductions du paganisme. Que, par malheur en effet, le zèle pour le travail vint à se ralentir chez le chrétien, quelles tentations pour lui ! Ce n'était pas seulement sa paresse, c'était son orgueil qui se révoltait. Il avait longtemps mis son honneur dans l'oisiveté ; et, par moments, ce point d'honneur pouvait se réveiller ; cet homme libre pouvait rougir d'être un artisan, c'est-à-dire un demi-esclave. La vie païenne, dont le souvenir était encore si proche ; ses lucrez immondes, les gains faciles du temple et du théâtre, les désordres payés ; l'abandon de la famille, les avortements, les infanticides, les expositions de nouveau-nés, le trafic des esclaves ; toutes ces infamies que le paganisme acceptait, honorait même ; souvent celles-là mêmes que la loi civile proscrivait, le vol, la rapine, le meurtre ; toutes ces habitudes, à peine quit-

tées, étaient à sa porte et sollicitaient l'entrée pour remplacer la scie trop fatigante et le marteau abandonné. « Nous apprenons, dit saint Paul, qu'il en est parmi vous qui vont et viennent, sans règle, ne travaillant pas, mais s'agitant. Ceux-là, nous leur mandons et nous les exhortons, au nom du Seigneur Jésus-Christ, qu'ils travaillent en silence et mangent en paix un pain qui soit à eux¹. » Voilà pourquoi nous trouvons ces exhortations si répétées contre l'oisiveté. Voilà pourquoi, à l'exemple de saint Paul, le clerc, l'évêque lui-même travaillaient de leurs mains. Ils donnaient au travail les loisirs de la prière, et le fruit de leur travail, quand il n'était pas nécessaire à leur vie, servait à nourrir les pauvres. De toutes ces infamies du paganisme que je rappelais tout à l'heure, les fidèles avaient été affranchis par le Christ, mais le travail avait été l'instrument temporel de leur affranchissement.

Maintenant, il est nécessaire d'expliquer, pour bien faire comprendre l'économie de la société chrétienne, que le travail chez le chrétien avait une puissance qu'il ne pouvait avoir chez le païen. L'un était énervé par la débauche, l'autre était épuré par le jeûne et fortifié par la continence. L'un était sous le coup de ce mépris qui, dans la société païenne, pesait sur le travail manuel ; il faisait honteusement, à la dérobée, en rougissant de son abdication, l'œuvre servile à laquelle sa pauvreté le condamnait : l'autre se savait bien condamné au travail comme à une peine, mais condamné avec tout le genre humain : et il sentait que l'honneur revenait et non la honte à qui acceptait courageusement, humblement, gaiement cette nécessité ; des

¹ II *Thess.*, III, 8, 12.

évêques, des saints, des martyrs, des apôtres¹, un Dieu, avaient été ses compagnons et ses devanciers à l'atelier. L'un, par suite de ce mépris qui pesait sur lui, était isolé, ne trouvait nulle part aide, consolation, conseil, avance d'argent : l'autre, relevé au sein de l'Église de ce préjugé méprisant, et à qui l'Église donnait des riches, des savants, des sénateurs pour convives, pour amis, pour frères, pouvait, dans le rapprochement amical de l'Agape, s'entretenir avec eux des besoins de son travail et des souffrances de sa famille, prendre conseil de leur science, être encouragé par leur amitié, être aidé même de leurs deniers. « Ne tourne pas le dos, avait dit l'Évangile, à celui qui veut t'emprunter de l'argent. » A ce frère qui venait de boire avec vous à la coupe de l'Agape, et à qui, dans les saints mystères, on avait donné le baiser de paix, pouvait-on refuser un prêt de quelques deniers pour réparer un outil brisé et acheter la matière première de son travail ? Le capital et l'industrie, ces deux grands personnages de l'économie politique modernes, l'un avec sa toge, son anneau d'or et ses mains blanches, l'autre en simple tunique et avec ses mains calleuses, se rencontraient là, s'embrassaient, mettaient dans l'Agape la main au même plat et contractaient une alliance que l'antiquité avait toujours ignorée. En un mot, l'industrie moderne, avec les mille et fécondes combinaisons par lesquelles elle a su associer le capital et le travail, était tout entière en germe dans l'Agape chrétienne et dans l'atelier chrétien.

¹ *Constit. Apostol.*, 11, 67. « Nous-mêmes, disent les apôtres, dans les loisirs que nous laisse l'Évangile, nous ne négligeons pas les œuvres secondaires. Quelques-uns de nous sont pécheurs, d'autres faiseurs de tentes, d'autres laboureurs ; nous ne sommes jamais oisifs. »

Ajoutons que le travail chrétien, dans une proportion de plus en plus grande, se faisait par des mains libres, tandis que le travail païen dans une proportion bien plus forte était toujours aux mains des esclaves. Or, le travail libre, une fois débarrassé des entraves morales qui pesaient sur lui, devait avoir une fécondité que le travail servile n'avait pas. Aux États-Unis, où l'on fait tant de cas de l'esclavage, on estime cependant la journée d'un ouvrier libre au double de celle d'un esclave ; et de plus, tandis que l'ouvrier libre a dans sa vie quinze, vingt, vingt-cinq ans de travail vraiment fructueux, dans l'antiquité, l'esclave était jugé ne pouvoir donner que six ou sept ans de bénéfices tout à fait sérieux à son maître. Aussi, à Rome, était-ce là le terme où le maître intelligent affranchissait l'esclave en s'appropriant son pécule¹. Tout ceci explique comment, de ces esclaves affranchis, de ces hommes libres détournés de professions illicites ou abandonnant des professions impossibles pour un chrétien, de ces riches devenus artisans par esprit de pauvreté, le christianisme a pu faire des milliers d'ouvriers, et comment ces milliers d'ouvriers ont pu vivre ; comment en un mot le christianisme, qui n'était fait que pour peupler le ciel, a en même temps fécondé la terre ; comment « la piété s'est montrée utile en toutes choses, ayant les promesses de la vie présente et celles de la vie future. »

Seulement, l'ordre social de la cité chrétienne ne pouvait être complet sans un troisième principe dont nous n'avons pas encore parlé. Le travail, quoi qu'on veuille

¹ Cicéron, *Philipp.*, VIII, 11. Voyez l'épigramme d'un pauvre coureur qui a couru six ans et quatre mois et qui est mort le jour même où on l'affranchissait. Muratori, 2406.

bien dire aujourd'hui, ne suffit pas à tout. Si actif, si énergique, si prévoyant qu'il puisse être, il y aura toujours une lacune qu'il ne remplira pas. Il y aura toujours, et dans toute société, non-seulement des riches vivant de leur patrimoine et des ouvriers vivant de leur travail, mais aussi des pauvres proprement dits, vivant du patrimoine ou du travail d'autrui. On aura aboli la pauvreté, ou, comme ils disent, le paupérisme, lorsqu'on aura aboli le désordre, la maladie, l'infirmité, la vieillesse, le veuvage, la paternité, l'enfance : pas avant. Jusque-là, toute société contiendra un résidu d'invalides, d'infirmes, de vieillards, de veuves, d'enfants, de pères chargés de nombreuses familles, pour lesquels le travail sera ou impossible, ou insuffisant. Il faut rendre à l'esclavage cette justice, que jusqu'à un certain point il remédiait à ce mal. Le maître nourrissait parfois, sinon toujours, les infirmes et les vieillards (il avait pourtant fallu un édit de Claude pour interdire de jeter l'esclave malade dans l'île du Tibre, afin qu'Esculape le guérit). Le maître nourrissait parfois les enfants ; il aimait à avoir quelques-uns de ces *vernæ*, de ces petits esclaves nés dans la maison et familiers avec les enfants de la maison. L'esclavage, d'une main bien avare, et dans une limite bien restreinte, répondait donc à quelques-unes de ces misères. Mais, dans une société qui abolissait l'esclavage, et qui, surtout, prétendait faire mieux que l'esclavage, il fallait, et il faudra toujours la charité.

La charité, remarquez-le, est autre chose que la compassion et la bienfaisance. Quoique les païens fussent durs, il ne faudrait pas croire que l'homme n'eût jamais pitié de l'homme. Bien des philosophes l'eussent souhaité ainsi, mais ils n'avaient pas perverti l'humanité à ce point. Il y

avait des mendiants et en grand nombre, et ces mendiants recueillaient quelques aumônes. Il y avait donc même alors des mains prêtes à s'ouvrir pour soulager les misères réelles ou feintes de leurs semblables. Des naufragés, de vrais ou de faux naufragés, allaient de village en village, avec un tableau qui représentait leur naufrage, et rapportaient ainsi quelques deniers. Tout le monde, même dans le paganisme, n'était pas comme le sage de Virgile, qui « n'a jamais eu de pitié pour le pauvre, pas plus qu'il n'a eu d'envie pour le riche. »

Mais la pitié n'est pas la bienfaisance, de même que la bienfaisance elle-même n'est pas la charité. La pitié trop souvent se soulage elle-même plus qu'elle ne soulage son prochain ; elle se hâte de mettre fin au triste spectacle de la misère, vraie ou simulée, qui lui serre le cœur, lui mouille les yeux, lui crispe les nerfs. Elle songe à cela plus qu'au bien de son frère, plus qu'à rechercher exactement quels sont ses maux et quels en sont les remèdes. Elle n'est pas assez intelligente parce qu'elle n'est pas assez désintéressée. — La bienfaisance, au contraire, touchée comme elle de la souffrance d'autrui, mais moins désireuse d'en éviter pour elle-même le spectacle que d'en abrégier pour autrui la durée, la bienfaisance s'inquiète, s'informe, réfléchit, cherche à guérir les misères les plus réelles et les plus graves par les remèdes les plus puissants et les plus praticables. C'est la compassion intelligente parce qu'elle est désintéressée. — Et enfin, ce que fait la bienfaisance par une sympathie purement humaine et pour se procurer la noble joie d'avoir éteint une souffrance, la charité le fait par une sympathie prise de plus haut et pour gagner en outre la paix d'une âme, la prière reconnaissante d'un frère, et la reconnaissance